



Travaux sur la Suisse des Lumières

16

Les savants et les livres



Schweizerische Gesellschaft
für die Erforschung des 18. Jahrhunderts
Société suisse pour l'étude du XVIII^e siècle
Società svizzera
di studi sul secolo XVIII

Travaux sur la Suisse des Lumières

Vol. XVI

Comité éditorial

Prof. Dr. Claire Jaquier (Université de Neuchâtel)
Prof. Dr. André Holenstein (Université de Berne)
PD Dr. Martin Bondeli (Université de Berne)

Miriam Nicoli

Les savants et les livres

Autour d'Albrecht von Haller
(1708-1777)
et Samuel-Auguste Tissot
(1728-1797)

SLATKINE

GENÈVE

www.slatkine.com

Diffusion France: HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR, Paris

2013

La publication de ce livre a reçu le soutien du Fonds des publications
de l'Université de Lausanne, du Bureau de l'égalité des chances
de l'Université de Lausanne et de la Fondation Albrecht von Haller.

Toute correspondance peut être adressée au Comité éditorial des
«Travaux sur la Suisse des Lumières»
c/o Éditions Slatkine
5, rue des Chaudronniers
Case 3625 – 1211 Genève 3

Vente aux Bibliothèques, aux Instituts
et aux particuliers auprès de l'éditeur
Éditions Slatkine, C.P. 3625, 1211 Genève 3, Suisse
et en France
Éditions Honoré Champion
3, rue Corneille
75006 Paris

© 2013. Éditions Slatkine, Genève.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
ISBN 978-2-05-102509-6

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	11
NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DES SOURCES	13
INTRODUCTION : DANS LE CABINET DU SAVANT	15
LE SAVANT AU TRAVAIL : ENTRE LECTURE, ÉCRITURE ET SPHÈRE PUBLIQUE	15
<i>Méthodologie</i>	20
HALLER, TISSOT, LE RÉSEAU ET LA LETTRE	25
<i>Corpus documentaire principal</i>	25
<i>La lettre</i>	29
<i>Corpus documentaire secondaire</i>	32
LE LIVRE SCIENTIFIQUE À L'AUBE DE LA SECONDE RÉVOLUTION DU LIVRE	36
<i>Un marché en effervescence</i>	39
<i>Essor de l'édition scientifique</i>	41
CHAPITRE I : LE LECTEUR PROFESSIONNEL, OU LES PRATIQUES DE CONSOMMATION SAVANTES	45
DEVANT LE DÉLUGE	45
<i>Un nouveau malaise</i>	46
LE SAVANT EN QUÊTE DE SAVOIRS : LE PARCOURS DU COMBATTANT ...	55
<i>Les bibliothèques</i>	55
<i>Extraits et comptes rendus</i>	58
<i>Les correspondants</i>	61
<i>Les catalogues</i>	63
<i>Feuilleter, enfin !</i>	67
<i>Libraires, commis et autres « Messieurs »</i>	71

LIRE LA SCIENCE : À QUEL PRIX, QUAND ET COMMENT ?	85
<i>Le prix</i>	85
<i>Pratiques de lecture et prise de notes</i>	95
<i>L'appareil critique</i>	103
<i>Lieux de lecture</i>	107
CHAPITRE II : LA MISE EN FORME DU SAVOIR	113
ENTRE UN PATIENT, UNE CHARGE POLITIQUE ET UN SOUPER EN SOCIÉTÉ : L'ÉCRITURE DE LA SCIENCE	113
<i>Le morcèlement du temps</i>	115
<i>Écrire de plus en plus tôt</i>	124
<i>Pratiques d'écriture</i>	126
<i>Le style</i>	128
NI CAHIER DE LABORATOIRE NI IMPRIMÉ : LE MANUSCRIT	132
<i>Le copiste</i>	132
<i>Validation et alliances</i>	137
<i>Un bien fragile</i>	141
INTERMÈDE : NOURRIR L'ESPRIT EN MÉNAGEANT LE CORPS, OU LE RÉGIME DU SAVANT AU TRAVAIL	143
CHAPITRE III : PUBLIER LA SCIENCE	157
LE CHOIX DE L'ÉDITEUR	157
<i>Le timing : l'exemple du Traité des nerfs de Tissot</i>	157
<i>Quel libraire-éditeur ?</i>	160
<i>Pourquoi pas un périodique ?</i>	163
<i>Être choisi</i>	167
ENFIN SOUS PRESSE : RÉCITS D'UNE RELATION TENDUE MAIS NÉCESSAIRE ENTRE SAVANTS ET ÉDITEURS	169
<i>L'épopée des Elementa physiologiae</i>	170
<i>Tissot, éditeur scientifique de Haller ?</i>	187

METTRE LA SCIENCE EN FORME ET EN IMAGE	191
<i>La mise en texte</i>	192
<i>L'ornementation</i>	195
<i>Les images</i>	196
CHAPITRE IV : LE SAVANT-AUTEUR	213
LE SAVANT FACE À L'AUCTORIALITÉ	213
<i>Le plagiat</i>	215
<i>La censure</i>	218
<i>Le prix de la notoriété</i>	221
QUESTIONS D'ARGENT, OU PRATIQUES SAVANTES EN TANT QUE GAGNE-PAIN	226
<i>La vente du manuscrit</i>	230
<i>La collaboration avec les périodiques</i>	235
<i>S'improviser traducteur</i>	236
<i>Devenir bouquinistes !</i>	239
LECTEURS SOUHAITÉS, LECTEURS RÉELS OU LECTEURS IGNORÉS?	241
<i>Savants et laïcs</i>	242
<i>Les journalistes</i>	246
<i>Une boîte de Pandore</i>	250
CHAPITRE V : LE TRANSFORMISME DES TEXTES SAVANTS	259
LA SCIENCE AUGMENTÉE, ABRÉGÉE OU CONTREFAITE	259
<i>Les augmentations</i>	259
<i>Les abrégés</i>	266
<i>Des éditions non officielles</i>	267
<i>Que faire?</i>	275
LA OU LES LANGUE(S) SAVANTE(S)	277
<i>Qu'est-ce qu'une traduction?</i>	281
<i>Un bilan mitigé</i>	282
<i>Le choix de la langue</i>	289

<i>Entre le traducteur et l'éditeur</i>	293
<i>Le vocabulaire</i>	296
<i>La nostalgie du latin</i>	298
CONCLUSION	303
DES SAVOIR-FAIRE NON ACADÉMIQUES	307
UN RÉSEAU PARALLÈLE	309
DES PRATIQUES ÉDITORIALES COMPOSITES	312
UN MALAISE DIFFUS	314
TABLEAUX BIOGRAPHIQUES	317
ALBRECHT VON HALLER	317
SAMUEL AUGUSTE TISSOT	319
CHARLES BONNET	321
JOHANN GEORG ZIMMERMANN	322
BIBLIOGRAPHIE	325
SOURCES MANUSCRITES	325
SOURCES IMPRIMÉES	326
OUTILS DE TRAVAIL, DICTIONNAIRES, CATALOGUES	329
MONOGRAPHIES, CHAPITRES D'OUVRAGES ET ARTICLES	330
ABRÉVIATIONS	357
INDEX ONOMASTIQUE	359

REMERCIEMENTS

Le présent ouvrage est une version remaniée de ma thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lausanne en juillet 2011, dont la rédaction a été rendue possible grâce aussi au soutien financier du Fonds national suisse de la recherche scientifique qui m'a permis de travailler pendant une année à l'École nationale des sciences de l'information et des bibliothèques de Lyon.

Ce livre doit beaucoup au soutien de plusieurs personnes. Je remercie donc Danièle Tosato-Rigo (Université de Lausanne), ma directrice de thèse, qui a guidé mes premiers pas de chercheuse; Maria Teresa Monti (Université du Piémont oriental), Vincent Barras (Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne) et Hubert Steinke (Université de Berne) pour leurs précieux commentaires en tant que membres du jury; Silvio Corsini (Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne) et Dominique Varry (École nationale des sciences de l'information et des bibliothèques de Lyon) pour leurs enseignements sur l'histoire du livre et de l'édition; Karine Crousaz (Université de Lausanne), Béla Kapossy (Université de Lausanne) et Sandro Guzzi-Heeb (Université de Lausanne), qui n'ont jamais cessé de m'encourager dans mon travail.

Ma gratitude se porte également vers Caroline Gex qui avec patience et compétence a corrigé le style et la grammaire de mon français ainsi que les nombreux italianismes présents dans la première version du manuscrit.

Merci également aux collaborateurs et collaboratrices de la section d'histoire de l'Université de Lausanne, de la Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne et de l'École nationale des sciences de l'information et des bibliothèques de Lyon; et enfin à Ronald, pour avoir toujours eu confiance en mes capacités.

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DES SOURCES

Le présent travail s'appuie sur des sources imprimées et sur des sources manuscrites. Concernant les sources imprimées, nous avons été fidèle à la transcription faite par leurs éditeurs. Pour les sources manuscrites, nous avons choisi de respecter la graphie du document avec les spécificités du XVIII^e siècle. Nous avons néanmoins corrigé les erreurs qui auraient pu entraver la fluidité de la lecture. D'une manière générale, les accents, les trémas, les cédilles, les apostrophes et les majuscules ont été adaptés aux usages actuels. Les tildes placés sur certaines consonnes pour en indiquer le redoublement ont été supprimés au profit de la transcription complète du mot. Nous n'avons pas tenu compte, dans un souci de lisibilité, du soulignement de certains mots dans les sources. Le plus souvent, il s'agissait de noms d'auteurs ou de titres de livres. Les titres de livres sont rendus en italique. En principe, les abréviations ont été développées. Font exception des abréviations courantes et aisément intelligibles comme LL.EE. pour Leurs Excellences. Nous n'avons pas non plus tenu compte des ratures. Toute forme aberrante est signalée par [sic].

Pour les sources manuscrites en allemand, nous remercions chaleureusement M. Ansgar Wildermann qui nous a rendu un service précieux en les transcrivant en allemand moderne.

INTRODUCTION

DANS LE CABINET DU SAVANT

Le bureau des hommes de science du XVIII^e siècle était encombré d'objets liés à leur travail : spécimens botaniques ou animaux, cailloux, dessins d'anatomie, dossiers de patients ou hypothèses de recherche notées dans des cahiers de laboratoire. On devait y trouver également des outils tels que des lentilles ou des scalpels, certainement des papiers et des lettres, mais aussi d'autres types d'objets qui nous intéressent tout particulièrement : des factures de libraires, des contrats d'édition signés ou à négocier, des épreuves à relire, des listes de *desiderata* à satisfaire dès que possible, des journaux, et enfin des livres, toujours des livres, des livres partout. De quelle manière ces objets s'insèrent-ils dans le quotidien des hommes de science ?

LE SAVANT AU TRAVAIL : ENTRE LECTURE, ÉCRITURE ET SPHÈRE PUBLIQUE

Considérés moi, si Vous voulés, comme un colporteur, qui a sa pleine charge et qui la porte patiemment tout le long de l'an, mais si pleine, qu'un livre de plus l'écraserait.¹

En d'autres mots :

Il n'y a point de fin à faire des livres.²

À travers ces quelques lignes, laconiques mais très saisissantes, respectivement issues de la plume du médecin bernois Albrecht von Haller (1708-1777) et de celle de son confrère lausannois Samuel-Auguste Tissot (1728-1797), se trouve illustré tout un pan du travail quotidien de l'homme

¹ Albrecht von Haller (par la suite Haller) à Johann Georg Zimmermann (par la suite Zimmermann), 12 décembre 1760. In Eduard Bodemann (éd.), *Von und über Albrecht von Haller. Ungedruckte Briefe und Gedichte Hallers sowie ungedruckte Briefe und Notizen über denselben*, Hannover, Verlag von Carl Meyer, 1885, p. 61-62. Désormais cité Bodemann 1885.

² Samuel-Auguste Tissot (par la suite Tissot) à Zimmermann, 25 avril 1760. In Antoinette Emch-Dériaz (éd.), *Samuel-Auguste-André-David Tissot et Johann Georg Zimmermann. Correspondance (1754-1797)*, Genève, Slatkine, 2007, p. 139. Désormais cité Emch-Dériaz 2007.

de science³ : faire des livres. Ces deux médecins, représentants renommés des Lumières helvétiques, s'expriment en connaissance de cause : ils sont en effet les auteurs de quelques *best-sellers* de la littérature médicale du XVIII^e siècle qui les ont rendus célèbres en les propulsant sur le devant de la scène scientifique internationale⁴. Tant et si bien que les *Elementa physiologiae corporis humani*⁵, œuvre majeure de Haller, sont décrits par le médecin et historien de la médecine français Antoine Portal (1742-1832) comme « le plus grand ouvrage de médecine qui ait paru dans ce siècle »⁶, et que l'*Avis au peuple sur sa santé*⁷ de Tissot rencontre un tel succès en librairie qu'il est contrefait à Lyon un mois et demi seulement après sa sortie à Lausanne en 1761.

Les parcours de Haller et de Tissot témoignent de l'importance croissante de la communication écrite dans le fonctionnement de l'activité savante à la période moderne. Livres et périodiques deviennent à cette époque les principaux vecteurs à travers lesquels se matérialise la communication scientifique et les canaux privilégiés pour attester la primauté d'une découverte⁸.

³ Les questions méthodologiques consistant à savoir comment désigner les savants et leurs pratiques se posent d'entrée. Au XVIII^e siècle, le substantif et l'adjectif « scientifique » en relation avec une personne n'existent pas. Ils ne seront employés dans ce sens qu'à partir du XIX^e siècle. Il en va de même pour le terme de « chercheur », qui jusqu'au milieu du XIX^e siècle renverra au « collectionneur » plutôt qu'au scientifique. Dans le dictionnaire Larousse de 1880, le terme « chercheur » se rapprochera de la signification d'« inventeur ». Le terme de « savant » reflète mieux les usages du XVIII^e siècle, même s'il est ambigu : il peut en fait parfois être synonyme d'« érudit » ou d'« homme de lettres ». Des termes plus spécifiques peuvent définir le « savant » à travers sa spécialisation : « médecin », « mathématicien », « botaniste », « astronome ». Cependant, il n'est pas rare qu'un savant du XVIII^e siècle pratique plusieurs disciplines en parallèle, la spécialisation dans le domaine des sciences en étant seulement à ses débuts. Afin d'éviter des périphrases ou des répétitions, nous utiliserons donc tout au long de ce travail les termes de « savant » ou d'« homme de science » pour définir les chercheurs dans le domaine des sciences au XVIII^e siècle.

⁴ Haller est membre des académies savantes d'Uppsala, Londres, Stockholm, Berlin, Bologne, Paris et Gottingue. Tissot est membre de celles de Bâle, Londres, Paris, Milan, Stockholm, Bruxelles et Rotterdam.

⁵ Albrecht von Haller, *Elementa physiologiae corporis humani*, Lausanae; Bernae, Bousquet; Arnay; Grasset; Bernae Societas typographica, 1757-1766, 8 t.

⁶ Antoine Portal émet ce jugement dans le quatrième volume de son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, Paris, Didot, 1770-1773, p. 719.

⁷ Samuel-Auguste Tissot, *Avis au peuple sur sa santé*, Lausanne, De l'imprimerie de J. Zimmerli aux dépens de François Grasset, 1761.

⁸ Parallèlement au support imprimé, la lettre et le cahier de laboratoire restent un bon moyen de prouver la primauté de ses découvertes, comme l'attestent largement les sources. En guise d'exemple, citons une lettre de Zimmermann à Haller : « J'ai eu l'honneur de voir Mr. Koenig [...] Il a fallu que je lui lise votre lettre. Le même jour il avoit dessein de la faire lire à l'académie afin que personne ne vous dispute vos decouvertes sur la circulation, l'irritabilité et la generation. Car il y a plusieurs savants à Paris qui travaillent à present en partie sur ces matieres ». Zimmermann à Haller, 2 septembre 1751. In Rudolf Ischer, « J. G. Zimmermanns Briefe an Haller », *Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1904-1912*, n° 10, 1905, p. 7. Désormais cité Ischer, suivi de la date de parution du journal.

L'imprimé permet au savant de faire sortir ses recherches de l'espace clos et privé du cabinet où elles s'élaborent, afin qu'elles prennent forme et se fixent dans un discours public. Le savoir scientifique s'établit en effet à travers la formation d'un consensus entre les personnes qui travaillent dans un même champ. La science fait indubitablement partie de ce que le physicien John Ziman appelle « *the Public Knowledge* »⁹. Sans ce processus de communication, il n'y aurait pas de confrontation d'arguments et de concepts, pas de vérification des résultats, pas d'invalidation ou de réfutation de théories. L'espace public¹⁰ est l'une des conditions *sine qua non* de l'activité scientifique¹¹. L'isolement interdit dès lors de prétendre donner un avis sur le débat scientifique. Pour y participer de manière légitime, le savant doit faire preuve d'un contact régulier avec les académies et les membres de la République des lettres¹², et surtout d'une relation avec les réseaux de diffusion des imprimés dont il doit connaître les mécanismes et surtout apprendre à les exploiter, dans le but également de se procurer l'information¹³. Au XXI^e siècle comme sous l'Ancien Régime, que l'on porte une blouse blanche ou une robe de chambre, faire de la science signifie aussi se confronter au travail effectué par d'autres érudits. La lecture est un moment décisif du processus de recherche du savant, qui doit faire face à un « déluge » croissant de nouvelles publications. En fait, comme nous le verrons, le XVIII^e siècle correspond à un « apogée »¹⁴ de l'imprimé scientifique. Dans pareil contexte, la bibliothèque, qu'elle soit bien fournie, limitée à l'essentiel ou enrichie temporairement par les prêts des collèges,

⁹ Cf. John Ziman, *Public Knowledge: an Essay Concerning the Social Dimension of Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968.

¹⁰ Sur la notion d'espace public, voir Jürgen Habermas, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

¹¹ Cf. Joachim Schöpfel (éd.), *La publication scientifique. Analyses et perspectives*, Paris, Lavoisier, 2008.

¹² La République des lettres, dont on retrouve le syntagme dès 1417, est une communauté fictive, transnationale, transdisciplinaire et pluriconfessionnelle réunissant les esprits cultivés, créée par les humanistes durant la première moitié du XVI^e siècle. Cette communauté vise la coopération intellectuelle internationale et se base sur la circulation de l'information grâce au *medium* de la lettre, le meilleur instrument pour réduire les distances géographiques entre les savants. La République des lettres déclinera vers la seconde moitié du XIX^e siècle. Sur le sujet, voir notamment Hans Bots et Françoise Waquet (éd.), *Commercium Litterarium. La communication dans la République des Lettres 1600-1750*, Amsterdam; Maarssen, APA-Holland University Press, 1994, Hans Bots et Françoise Waquet, *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997 et Daniel Roche, *Les républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, [Paris], Fayard, 1988.

¹³ Cf. Joachim Schöpfel (éd.), *La publication scientifique, op. cit.*, p. 17

¹⁴ Nous reprenons cette expression de Bruno Jammes, « Le livre de science », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (éd.), *Histoire de l'édition française. Le livre triomphant (1660-1830)*, [Paris], Fayard, 1990²; 1984¹, t. 2, p. 256-268.

est le noyau central autour duquel se déploie la recherche. Cela ne fait aucun doute aux yeux de Haller lorsqu'il affirme :

Quand on a lu, & qu'on a lu avec attention, on se trouve en pais de connoissance ; lorsqu'on dissèque un corps, on sait ce qu'il faut voir, on est instruit de ce qui est ou connu, ou contesté ; on regarde avec des yeux d'intérêts les grandeurs, les situations, & les figures. Soit que l'on veuille vérifier les découvertes des bons Auteurs, soit qu'on veuille corriger des descriptions défectueuses, on s'attache au travail avec émulation, & avec un plaisir inconnu aux Anatomistes non lettrés.¹⁵

Lire, observer et (d)écrire : trois étapes cruciales du travail de tout savant digne de ce nom. Dans le deuxième volume des *Elementa physiologiae*, Haller n'hésitera d'ailleurs pas à le rappeler à ses lecteurs par le biais d'une vignette allégorique¹⁶ :



Figure 1 – Vignette. Albrecht von Haller, *Elementa physiologiae corporis humani*, 1760, t. 2.

Le contenu de la vignette peut se résumer de la sorte : tout travail savant doit, pour être solide, se fonder sur la théorie, que l'on s'approprie par l'étude approfondie de la littérature secondaire. Cette première étape est incarnée par

¹⁵ Haller s'exprime ainsi dans un compte rendu de l'ouvrage *Splanchnologie* (1742) de René-Jacques Croissant de Garengot. Cf. *Bibliothèque raisonnée*, t. 31, 1743, p. 272. Cité in Otto Sonntag et Hubert Steinke, «Der Forscher und Gelehrte», in Hubert Steinke *et alii* (éd.), *Albrecht von Haller: Leben, Werk, Epoche*, Bern ; Göttingen, Historischer Verein des Kantons Bern ; Wallstein, 2008, p. 322.

¹⁶ Cette vignette est présentée in Martin Stuber, Stefan Hächler et Hubert Steinke, «Albrecht von Haller Korrespondenznetz. Eine Gesamtanalyse», in Martin Stuber *et alii* (éd.), *Hallers Netz. Ein europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, Basel, Schwabe, 2005, p. 132 et in Hubert Steinke, *Irritating Experiments: Haller's Concept and the European Controversy on Irritability and Sensibility, 1750-90*, Amsterdam ; New York, Rodopi, 2005, p. 77-79.

une bibliothèque richement fournie. L'étude théorique doit comprendre aussi bien les mathématiques et les sciences physiques, représentées sur la droite par des *putti* qui manient les objets qui ont fait la révolution galiléenne¹⁷ (le compas et la lunette), qu'une connaissance solide de l'anatomie et de l'anatomie comparative, comme le montrent le squelette et l'oiseau au milieu de l'image. Ces connaissances ne se suffisent pourtant pas à elles-mêmes : l'expérimentation et l'observation personnelles, représentées par la muse (ou une allégorie de la science au travail) et les *putti* pratiquant une dissection sur la gauche, sont essentielles au travail du savant. La dernière étape, décisive pour ce qui est de la diffusion du savoir, est celle de la réflexion et de l'écriture, représentées par la muse assise une plume à la main, et qui permettent au savant de rassembler logiquement puis de communiquer les faits déduits de son étude¹⁸.

Il s'agit là de trois étapes à première vue bien définies mais auxquelles se mêlent des activités de toutes sortes. La vie au quotidien dans la République des lettres, loin de l'idéal d'une vie paisible entièrement dédiée à la recherche du savoir, implique en effet mille tracasseries : marchander le prix d'une page manuscrite avec un éditeur, rester au courant des nouveautés de librairie, prendre des notes, trouver un bon copiste, juger de la qualité d'un ouvrage ou d'une traduction, se protéger des contrefaçons, se créer un fonds de bibliothèque. C'est là le quotidien du savant au travail, que nous étudierons afin de comprendre comment fonctionnent les mécanismes d'acquisition, de mise en forme et de mise en circulation du savoir – bref, les coulisses de la communication scientifique. Les contenus communiqués ne nous intéressent que dans une moindre mesure, ils ne seront abordés que de manière ponctuelle. Il s'agira de mieux comprendre comment un homme de science du XVIII^e siècle s'intègre et opère dans l'univers de la librairie d'Ancien Régime. Un circuit de communication complexe qui, pour reprendre les mots de l'historien Robert Darnton, va de l'auteur à l'éditeur (si le libraire n'assume pas ce rôle),

¹⁷ Avec son *Siderus nuncius* (1610), Galilée accomplit ce qui était impensable auparavant : il décrit le domaine de l'invisible avec des symboles, des schémas et des termes rationnels qui ne renvoient pas à la religion ou au surnaturel. Sa description de la nature se veut libre de tout attribut divin.

¹⁸ Andrew Cunningham donne une autre interprétation de cette vignette, moins convaincante à nos yeux que celle faite par Hubert Steinke et présentée ci-dessus. Selon A. Cunningham, la vignette est séparée en deux parties : la muse de gauche représenterait l'art manuel de l'anatomie, celle de droite incarnerait la science théorique de la physiologie. Les deux disciplines auraient un statut différent : la seconde serait une science plus noble que la première car le physiologiste réfléchit aux causes, ce que l'anatomiste ne fait pas. Cf. Andrew Cunningham, « The Pen and the Sword: Recovering the Disciplinary Identity of Physiology and Anatomy before 1800 », *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Science*, t. 33, 2002, p. 655.

en passant par l'imprimeur, le transporteur, le libraire et le lecteur¹⁹. Ce véritable jonglage échappe parfois à l'œil de l'historien car exercé dans l'espace clos du cabinet, sphère de travail et de réflexion par excellence pour le savant, lieu intime et privé où les idées naissent, les recherches se concrétisent et s'intègrent dans un discours complexe et structuré qui sera délivré au public.

MÉTHODOLOGIE

Croiser l'histoire des sciences et l'histoire du livre en les considérant du point de vue de l'histoire culturelle est essentiel pour saisir ce processus²⁰. Suite au travail pionnier de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre* (1958)²¹, défini par Roger Chartier comme « fondateur d'une histoire du livre ou du moins d'une nouvelle histoire du livre »²², les études d'historiens tels que Robert Darnton, James Raven ou encore Frédéric Barbier et Giles Barber ont mis en lumière les mécanismes du monde de l'édition, en reconstruisant la vie et les pratiques des éditeurs, des libraires, des agents littéraires et des lecteurs d'Ancien Régime sans oublier le travail d'atelier²³. Notre approche s'inscrit dans le sillage de cette histoire socio-économique du livre, dont le but est de « réinscrire les œuvres – quelles qu'elles soient – dans les conditions et les processus qui ont commandé leur écriture, leur diffusion et leur réception »²⁴. Ce dernier aspect a été valorisé en particulier par les travaux de Roger Chartier, qui ouvre la réflexion sur le sujet en 1987 dans *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*²⁵. Focalisant ses recherches sur les pratiques de lecture et se distanciant d'une

¹⁹ Cf. Robert Darnton, « What is the History of Books? », in Robert Darnton (éd.), *The Kiss of Lamourette. Reflexions in Cultural History*, New York ; London, W. W. Norton, 1990, p. 111.

²⁰ Sur l'importance de croiser ces deux approches, voir entre autres Marina Frasca-Spada et Nick Jardine, « Introduction: Books and the Science », in Marina Frasca-Spada et Nick Jardine (éd.), *Books and the Sciences in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 1-10, ainsi que l'argumentation de Jonathan R. Topham dans l'introduction à un numéro spécial consacré à l'histoire du livre scientifique dans *The British Journal of the History of Science*. Jonathan R. Topham, « Book History and the Science: Introduction », *The British Journal of the History of Science*, t. 33, n° 2, 2000, p. 155-158.

²¹ Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1999³; 1958¹.

²² Cf. Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Fayard, 2008, p. 17.

²³ Cf. Robert Darnton, *The Business of Enlightenment: a Publishing History of the «Encyclopédie», 1775-1800*, Cambridge Mass. ; London, Belknap Press of Harvard University Press, 1979, James Raven, « Selling Books across Europe, c. 1450-1800. An Overview », *Publishing History*, t. 34, 1993, p. 5-19, Frédéric Barbier, *Histoire du livre*, Paris, Armand Colin, 2009²; 2001¹ et Giles Barber et Bernhard Fabian (éd.), *Buch und Buchhandel in Europa im achtzehnten Jahrhundert*, Hamburg, Hauswedell, 1981.

²⁴ Roger Chartier, « La révolution de l'écrit », *Le Monde*, 9 juin 1995.

²⁵ Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

histoire quantitative, Chartier a mis en avant la problématique complexe de l'appropriation des textes par le lecteur. En canalisant l'attention sur le récepteur plus que sur le texte reçu, les travaux de Chartier définissent la lecture comme une pratique sociale et culturelle qui fait du texte un objet «mouvant», auquel les individus attribuent – dans le temps et l'espace – des significations différentes. L'apport de Chartier, essentiel pour notre réflexion, s'insère dans un tournant historiographique majeur qui conduit, comme le souligne Philippe Poirrier, «de l'histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social»²⁶. Ce tournant est également influencé par les sociologues et les philosophes comme Michel Foucault, Pierre Bourdieu et Michel de Certeau. Ce dernier a particulièrement marqué notre manière de questionner l'objet de notre étude. Dans le premier volume de *L'invention du quotidien*²⁷, publié en 1980, Certeau invite à construire la réflexion historique autour des acteurs plutôt qu' autour des idées. Quand il parle d'acteurs historiques, il pense non seulement aux personnages qui ont marqué notre passé par leurs faits et gestes, mais aussi aux acteurs multiples, souvent sans nom et sans histoire, qui ont travaillé dans l'ombre des personnages de renom. Certeau identifie ces acteurs comme centraux à toute réflexion dédiée à la circulation des savoirs : il estime qu'ils ont, en tant que récepteurs, relais ou auxiliaires, un impact non négligeable sur les messages. De par la marge de liberté et de créativité propre à chaque acteur, les personnes qui occupent l'arrière de la scène (dans notre cas, celle de la production et de la communication des savoirs scientifiques) influencent les stratégies des acteurs de premier plan. Nous focaliserons dès lors notre attention sur les opérations communes du quotidien des savants – ces «usagers» des livres – mais aussi sur celles des personnes qui gravitent autour d'eux. L'étude de ces «manières de faire»²⁸ a pour but de mieux saisir l'imprimé scientifique dans ses formes et dans les usages qu'en font ses consommateurs, voire ses manipulateurs.

En montrant que les différents acteurs qui prennent part au processus de diffusion des savoirs, de même que leurs supports, interfèrent avec la réception du message véhiculé, les travaux issus de ce tournant de l'histoire culturelle ont invité les chercheurs à ne pas sous-estimer la composante matérielle des textes²⁹. Ils ont également mis en lumière toute une nouvelle documentation,

²⁶ Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004, p. 14.

²⁷ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 ; 1980¹, t. 1.

²⁸ Cf. *ibid.*, p. XXXIII.

²⁹ Les Anglo-Saxons ont été pionniers dans cette approche matérielle du livre avec les travaux de Donald F. McKenzie (Donald F. McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, London, British Library, 1986). Pour la France, voir notamment Henri-Jean Martin et Jean Vezin (éd.), *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, [Paris], Éd. du Cercle de la librairie-Promodis, 1990.

dès lors à la disposition de l'historien et de l'historien des sciences : *marginalia*, notes infrapaginales, notes de lecture, correspondances deviennent de nouvelles sources permettant de revisiter l'histoire des pratiques intellectuelles. Ce champ historiographique se trouve au centre de notre réflexion³⁰. Dans ce contexte, les travaux sur les cahiers de laboratoire réalisés par des historiens tels que Maria Teresa Monti sont incontournables. Ces études ont démontré comment l'écriture scientifique est, outre une construction rhétorique, un moment clé du processus de la découverte scientifique³¹. En revanche, c'est en travaillant sur les notes de lecture que des chercheurs comme Ann Blair commencent, à la fin des années 1990, à s'intéresser aux pratiques de gestion de l'information des savants³². Blair démontre comment l'arrivée de l'imprimerie a littéralement bouleversé les pratiques de travail et de lecture des intellectuels de la Renaissance. Il faut savoir qu'entre 1452 et 1501, plus de trente mille titres voient le jour en Europe³³. Pour la première fois, les savants ont l'impression d'être submergés par un véritable flux d'information, sentiment qui, nous allons le voir, ne les quittera plus. Notre étude prend également appui sur les travaux d'Elizabeth Eisenstein³⁴ et d'Adrian Johns³⁵. Leurs études ont indéniablement apporté une impulsion décisive à l'histoire du livre scientifique : ils ont ouvert un important chantier auquel Marina Frasca-Spada et Nick Jardine ont contribué en posant de nouveaux

³⁰ Pour avoir un aperçu récent de l'état de la recherche dans ce domaine, voir surtout Christian Jacob (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007 et Christian Jacob (éd.), *Lieux de savoir. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011.

³¹ Voir notamment Maria Teresa Monti, «Forma della scrittura e forme della comunicazione: dai Mémoires di Haller al Prodomo di Spallanzani», in Massimo Galuzzi *et alii* (éd.), *Le forme della comunicazione scientifica*, Milano, Franco Angeli, 1998, p. 277-311.

³² Voir notamment Ann Blair, *The Theater of Nature: Jean Bodin and Renaissance Science*, Princeton, Princeton University Press, 1997 et Ann Blair, *Too Much to Know: Managing Scholarly Information Before the Modern Age*, New Haven; London, Yale University Press, 2010.

³³ Ce chiffre se base sur les titres recensés dans le *Incunable short title catalogue*. Cf. Frédéric Barbier, «Entre la plume et la presse : l'intellectuel au XV^e siècle», in Alain Riffaud (éd.), *L'écrivain et l'imprimeur*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 27.

³⁴ Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change: Communications and Cultural Transformations in Early-Modern Europe*, Cambridge; London, Cambridge University Press, 1979, 2 t. Pour une vision critique de son œuvre et de la réception de son travail, voir Sabina Baron Alcorn, Eric N. Lindquist et Eleanor F. Shevlin (éd.), *Agent of Change. Print Culture Studies after Elizabeth L. Eisenstein*, Amherst; Boston, University of Massachusetts Press, 2007, p. 1-12.

³⁵ Adrian Johns, *The Nature of the Book. Print and Knowledge in the Making*, Chicago; London, The University of Chicago Press, 1998, Adrian Johns, «Science and the Book in Modern Cultural Historiography», *Studies in History and Philosophy of Science*, t. 29, n° 2, 1998, p. 167-194 et Adrian Johns, «History of Science and the History of the Book», in Simonetta Cavaciocchi (éd.), *Produzione e commercio della carta e del libro secc. XIII-XVIII*, Firenze, Le Monnier, 1992, p. 881-890.

jalons pour le développement de la recherche, dans un ouvrage collectif réunissant vingt contributions allant du Moyen Âge à nos jours, *Books and the Sciences in History*³⁶. Pionniers du croisement de l'histoire du livre avec l'histoire des sciences, Eisenstein et Johns ont par ailleurs nourri le débat historiographique par une querelle méthodologique³⁷. Si Eisenstein et Johns mettent en évidence le rôle de catalyseur qu'a joué l'imprimerie dans l'essor rapide de la science, en soulignant qu'elle a permis d'élargir les frontières de la connaissance et de faciliter l'interaction entre différents types de savoirs, leurs analyses diffèrent quant à l'importance qu'a eue l'imprimerie dans le processus de standardisation des connaissances. Eisenstein soutient que l'imprimerie, en mettant un terme à la corruption systématique que les textes subissaient lors des transcriptions par les copistes, a permis d'aboutir à une «révolution scientifique»; quant à Johns, il démontre, en comparant divers imprimés scientifiques du XVII^e siècle et en analysant les pratiques des ateliers typographiques, que la fixité des textes reste utopique pendant tout l'Ancien Régime.

La démarche de Johns s'inscrit dans le renouvellement de l'histoire des sciences, discipline qui a beaucoup évolué depuis les années 1980. La notion d'histoire des sciences comme rétrospective et axée sur une approche essentiellement positiviste, c'est-à-dire visant à montrer que la science (une fois passé le cap de la «révolution scientifique») devient une discipline à logique de développement autonome, est largement dépassée. Sous l'influence de l'histoire culturelle et du tournant historiographique dont nous venons de discuter les principaux enjeux, et sous l'impulsion des sciences sociales, de l'anthropologie mais aussi des sciences cognitives, de nouveaux questionnements liés à la construction sociale de la connaissance ont donné à cette branche de l'histoire un nouvel élan. Prendre en compte le contexte historique de l'activité des hommes de science ainsi que les pratiques de constitution du savoir, et ne plus négliger l'importance de la culture matérielle dans ce processus – qu'il s'agisse du développement des instruments scientifiques, de la standardisation des systèmes expérimentaux ou encore de la transformation des techniques de visualisation : tels sont aujourd'hui les préoccupations centrales de l'histoire des sciences³⁸. Dans le contexte de ce qui a été défini

³⁶ Marina Frasca-Spada et Nick Jardine (éd.), *Books and the Sciences in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

³⁷ Cf. Elizabeth L. Eisenstein, «An Unacknowledged Revolution Revisited», *The American Historical Review*, t. 107, n° 1, 2002, p. 87-105, Adrian Johns, «How to Acknowledge a Revolution», *The American Historical Review*, t. 107, n° 1, 2002, p. 106-125 et Elizabeth L. Eisenstein, «Reply to Adrian Johns», *The American Historical Review*, t. 107, n° 1, 2002, p. 126-128.

³⁸ Cf. Dominique Pestre, «Pour une histoire sociale et culturelle des sciences», *Annales HSS*, t. 50, n° 3, 1995, p. 487-522.

comme un *Practical Turn*, l'attention des historiens des sciences est en train de passer du domaine des idées, des théories et des paradigmes vers de nouveaux lieux : le laboratoire, la bibliothèque, l'atelier du typographe, le cabinet médical ou encore la chambre du malade. Nous citerons pour ce dernier point Roy Porter, qui a ouvert depuis 1985 un important chantier autour de l'histoire du patient, en invitant les historiens à écrire l'histoire des sciences *from below*³⁹. Cette approche, qui constitue un changement d'échelle d'analyse, vise à comprendre les logiques qui se cachent derrière les pratiques scientifiques, ainsi que les normes et les gestes qui les régissent⁴⁰. Elle souligne l'importance des stratégies singulières et des rationalités multiples ; elle valorise la variété des décisions prises selon les ressources disponibles. En ce sens, l'histoire des sciences doit beaucoup à la démarche micro-historique ayant connu un essor important à partir des années 1970 avec l'*Alltagsgeschichte* en Allemagne et avec la *microstoria* en Italie. Notre étude s'inscrit dans cette approche. De plus en plus de travaux montrent combien la perspective micro-historique ou biographique est fondamentale pour saisir les enjeux liés à la circulation des savoirs⁴¹. Il ne faut pas perdre de vue que ce véhicule de la connaissance qu'est l'imprimé naît d'un processus social et technique complexe. Percer les secrets de ce processus signifie l'analyser de près dans un cadre bien défini. Jean-Yves Mollier souligne que l'étude de cas est indispensable en ce qui concerne l'histoire de l'édition : « La multiplication des monographies apparaît comme une nécessité incontournable car, si certaines présentent un caractère de répétitivité, ce sont les différences entre les trajectoires des individualités qui sont les plus pertinentes pour une saisie globale du système, de ses structures internes et de ses mécanismes particuliers. Aujourd'hui encore le facteur humain conserve, dans l'économie de l'édition, une place relativement importante [...] »⁴². Pour sa part, Anthony Grafton doute de la possibilité de proposer des « grandes théories » dans le domaine de l'histoire du livre et de la lecture : « Toute analyse historique de cette entreprise complexe et protéiforme qu'est la lecture doit résister aux sirènes de la grande théorie et à la tentation de

³⁹ Voir notamment Roy Porter, « The Patient's View: Doing Medical History from Below », *Theory and Society*, t. 14, n° 2, 1985, p. 175-198 et Roy Porter et Dorothy Porter, *In Sickness and in Health: the British Experience, 1650-1850*, London, Fourth Estate, 1988.

⁴⁰ Cf. Bruno Strasser et Michael Bürgi, « L'histoire des sciences, une histoire à part entière ? », *Revue suisse d'histoire*, t. 55, n° 1, 2005, p. 6.

⁴¹ Sur le débat épistémologique lié à la micro-histoire et aux études de cas, voir Sabina Loriga, *Le petit x: de la biographie à l'histoire*, Paris, Seuil, 2010, Jacques Revel (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil ; Gallimard, 1996 et Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, (éd.), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.

⁴² Jean-Yves Mollier, « L'histoire de l'édition, une histoire à vocation globalisante », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 43, n° 2, 1996, p. 346.

distinguer des changements tranchés, pour accepter la liberté du paradoxe et de la contradiction»⁴³. L'étude de cas se révèle essentielle pour écrire une histoire culturelle des pratiques de la communication des savoirs et décrire la pluralité des trajectoires individuelles. Nous partageons l'avis de Mary Terrall, biographe du mathématicien Pierre-Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759), quand elle affirme que l'étude de cas «can get at how people live out their scientific ambitions, exploring the resources used in the process: print, conversation, sociability, patronage, social status, and so on»⁴⁴. Dès lors, dans l'approche appliquée à cette étude, nous rejoignons Lucien Febvre et sa vision de la science, c'est-à-dire qu'elle n'est pas générée dans une «tour d'ivoire» mais qu'«elle est liée par mille liens subtils et compliqués à toutes les activités divergentes des hommes»⁴⁵.

HALLER, TISSOT, LE RÉSEAU ET LA LETTRE

Ces activités foisonnantes, ce travail assidu de lecteur et d'acheteur de livres, ce métier d'écrivain, ces relations avec les éditeurs et les différents acteurs qui prennent part au processus de la communication scientifique, sont des thèmes littéralement omniprésents dans le commerce épistolaire de Haller et Tissot, qui durera plus de vingt ans. Cette riche correspondance, échangée entre 1754 et 1777, constitue le principal lieu d'échange de leur relation, professionnelle puis amicale. Elle est au cœur de notre enquête.

CORPUS DOCUMENTAIRE PRINCIPAL

Le duo Haller-Tissot, qu'on pourrait définir comme antinomique, est particulièrement intéressant pour notre propos. Le lecteur trouvera dans les annexes des tableaux biographiques évoquant les étapes principales de leurs parcours respectifs⁴⁶. Si on devait néanmoins, pour justifier notre choix,

⁴³ Anthony T. Grafton, «Le lecteur humaniste», in Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997, p. 213.

⁴⁴ Mary Terrall, «Biography as Cultural History of Science», *Isis*, t. 97, 2006, p. 306-316.

⁴⁵ Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1953, p. 15.

⁴⁶ Les parcours biographiques de Haller et de Tissot ont été largement étudiés. Nous renvoyons pour Tissot aux études suivantes: Charles Eynard, *Essai sur la vie de Tissot*, Lausanne, M. Ducloux, 1839, Antoinette Emch-Dériaz, Guy Saudan, Eugène Olivier et Jean-Charles Biaudet, *L'éveil médical vaudois: 1750-1850. Auguste Tissot (1728-1797)*, Jean-André Venel (1740-1791), Mathias Mayor (1775-1847), Lausanne, Université de Lausanne, 1987 et Antoinette Emch-Dériaz, *Tissot. Physician of the Enlightenment*, New York, Peter Lang, 1992.

Pour Haller, voir entre autres: Urs Boschung et alii (éd.), *Albrecht von Haller (1708-1777)*, Basel, Birkhäuser Verlag, 1977, Nicolas de Haller, *Albert de Haller (1708-1777). Écho d'une rencontre*, Aigle, Association Musée Suisse du Sel, 1980, Heinz Balmer, *Albrecht von Haller*, Bern, P. Haupt, 1977, Hubert Steinke, Urs Boschung et Wolfgang Proß (éd.), *Albrecht*

brièvement caractériser ces deux médecins à la carrière et au physique si différents⁴⁷ sur la base de leurs ouvrages, nous dirions ceci : le premier, Haller, propriétaire d'une bibliothèque de 23 151 ouvrages⁴⁸, est un auteur inépuisable dont l'œuvre principale, les *Elementa physiologiae corporis humani*, pose les fondements de la physiologie comme discipline autonome et compte huit tomes in-4 pour un total d'environ 5 000 pages en latin. Le second, Tissot, dont la bibliothèque compte 14 000 livres⁴⁹, doit sa renommée à l'un des ouvrages de médecine des pauvres les plus vendus du siècle, l'*Avis au peuple sur sa santé*, un petit in-12 de 570 pages en langue vernaculaire. Ces ouvrages, tous deux des grands succès de la littérature médicale du XVIII^e siècle, témoignent de l'hétérogénéité et de l'évolution du genre.

Nous pouvons supposer que Haller, représentant d'une culture humaniste, formé à l'école iatomécanique de Leyde⁵⁰ et insatiable lecteur, et Tissot,

von Haller: Leben, Werk, Epoche, Bern; Göttingen, Historischer Verein des Kantons Bern; Wallstein, 2008, Martin Stuber, Stefan Hächler et Luc Lienhard (éd.), *Hallers Netz. Ein europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, Basel, Schwabe, 2005. On consultera en particulier Hubert Steinke et Claudia Profos Frick (éd.), *Bibliographia Halleriana*, Basel, Schwabe, 2004 qui donne une vision complète de la littérature primaire et secondaire de et sur Haller.

⁴⁷ Si l'on en croit les documents iconographiques, Haller est de grande taille, avec de larges épaules et un embonpoint considérable, alors que Tissot est mince, élancé, et d'allure élégante.

⁴⁸ L'histoire et l'état de la bibliothèque scientifique de Haller, achetée une année après la mort du savant par l'empereur Joseph II, fils de Marie-Thérèse d'Autriche, et dont la plupart des volumes sont actuellement conservés à la Bibliothèque Braidense à Milan (une partie a été dispersée entre les autres institutions lombardes), sont bien connus grâce aux travaux de Maria Teresa Monti. Cf. Maria Teresa Monti, *Catalogo del fondo Haller della Biblioteca Braidense di Milano*, Milano, Franco Angeli, 1983-1994, 13 t., Maria Teresa Monti, «I libri di Haller e la nascita delle biblioteche pubbliche nella Lombardia asburgica», *Società e storia*, t. 46, 1989, p. 995-1030 et Letizia Pecorella Vergnano, *Il Fondo Halleriano della Biblioteca nazionale Braidense di Milano. Vicende storiche e catalogo dei manoscritti*, Milano, Università degli studi, Istituto di storia della medicina, 1965.

⁴⁹ La bibliothèque de Tissot a été vendue à un «étranger» dans les années 1840, comme en témoignent une annonce parue dans la *Feuille des avis officiels du Canton de Vaud* et un article du *Nouvelliste vaudois* du 3 janvier 1843. À ce sujet, voir Miriam Nicoli, «Le Dr. Tissot (1728-1797) : un praticien des livres», *Revue historique vaudoise*, 2012, p. 357-360. Nous possédons néanmoins un catalogue manuscrit nous donnant une idée de ce qu'elle contenait. Cf. Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (désormais BCUL), *Fonds Tissot*, IS 3784/1/71, *Catalogue de la Bibliothèque de Mr. le professeur Tissot, commencé à Lausanne ce 10^e juin 1812*.

⁵⁰ Si les cours de Bernhard Siegfried Albinus (1694-1770) et Frederick Ruysch (1638-1731) à Tubingue lui ouvrent les portes de l'anatomie et de l'anatomie comparée, son séjour à Leyde auprès de Herman Boerhaave (1668-1738) sera décisif dans la formation du Bernois. C'est là qu'il se range du côté de la iatomécanique, courant qui fonde sa vision du corps humain sur l'idée que le corps fonctionne comme une machine hydraulique. Il y développe sa vision de la physiologie comme une «anatomie animée» (*animata anatome*). Il déduit, à travers de nombreuses expériences sur les animaux, que la sensibilité dérive des nerfs et l'irritabilité des muscles (*De partibus corporis humani sensilibus et irritabilibus*). Haller prouve que le corps humain n'est pas, comme on le pensait alors, une machine passive animée par

partisan de la vulgarisation, formé au vitalisme à Montpellier⁵¹ et plus jeune d'une génération, ont une conception différente de ce qu'est un livre de science, en particulier un livre de médecine, de la forme qu'il doit avoir ou de la langue dans laquelle il doit être écrit. L'un, Haller, médecin de cabinet et professeur à Gottingue pendant dix-sept ans, et l'autre, Tissot, praticien et médecin des pauvres n'ayant enseigné que quatre semestres à Pavie, pratiquent et conçoivent probablement la communication du savoir scientifique et son public de façons différentes. L'appartenance sociale des deux savants, respectivement praticien bernois et jeune médecin du Pays de Vaud, territoire sujet de Berne, est également susceptible d'éclairer les mécanismes de validation du savoir qui se cachent derrière la publication d'un livre de science, voire les relations de clientélisme qui se forment grâce à l'objet livre.

Ces nombreuses oppositions nous permettront d'approcher notre sujet d'étude sous plusieurs angles. Divers questionnements liés aux pratiques d'achat, de lecture, d'écriture et de diffusion du savoir, voire à la création d'un langage uniformisé propre à la science ou à l'idée controversée de la stabilité de la production scientifique imprimée, sont susceptibles d'être éclairés par la correspondance de Haller et Tissot. Tout au long de leurs échanges, il est en effet question de leurs travaux en chantier, des textes nécessaires à leur étayage et leur amplification, des nouveaux ouvrages et articles parus⁵². À noter que selon les tendances professionnelles des savants retenus pour notre étude, nous mettrons l'accent sur les imprimés traitant des sciences de la vie, médecine et botanique en particulier, au détriment de ceux traitant de la *scientia* ou de la *scientia media* dans son sens grec d'*épistémé* (savoir certain), que sont donc les imprimés de mathématiques, de physique, de logique ou d'astronomie⁵³. De par la provenance des interlocuteurs,

l'âme, mais un organisme actif et réactif. Cette conception a amené les médecins à comprendre autrement les causes des maladies et a par conséquent constitué une avancée considérable dans les méthodes thérapeutiques. Cf. Gerhard Rudolph, « La méthode hallérienne en physiologie », *Dix-huitième siècle*, t. 23, 1991, p. 76-77.

⁵¹ Tissot, bien que formé à Montpellier, rejette les thèses du vitalisme et de l'animisme qui, sur la base des travaux de Georges-Ernest Stahl (1660-1744), prétendaient que le corps humain est habité par une *anima* qui le met en mouvement. Il leur préfère la iatomécanique. À cause de sa vision divergente de la méthodologie et d'une compréhension différente du corps humain, Haller sera pendant toute sa vie en opposition ouverte avec les partisans du vitalisme montpelliérain, notamment avec François Boissier de Sauvages (1706-1767) et Théophile de Bordeu (1722-1776). Au sujet de l'histoire du vitalisme, voir Roselyne Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.

⁵² Cf. Minder-Chapuis 1973, p. 23.

⁵³ La spécificité des sciences de la vie, outre de se baser sur l'expérimentation pratiquée sur la matière animée, est de ne pas reposer pour la recherche sur une démarche d'abstraction. Voir Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, J. Vrin, 2009²; 1952¹.

hommes de science d'envergure européenne dont les aspirations et les contradictions offrent un champ de réflexion stimulant, le cadre géographique sera, outre celui, fictif, de la République des lettres, le territoire de l'actuelle Suisse, véritable carrefour de langues et de cultures dans l'Europe du XVIII^e siècle⁵⁴. Entre 1701 et 1786, pas moins de 73 savants suisses ont été élus comme membres étrangers dans les plus prestigieuses académies scientifiques d'Europe. De 1761 à 1781, les savants suisses occupent même la moitié des huit sièges disponibles pour les associés étrangers de l'Académie royale des sciences de Paris⁵⁵.

Une partie importante de la correspondance qui nous intéresse, c'est-à-dire toutes les lettres de Haller et celles de Tissot jusqu'en 1761, a été publiée par Erich Hintzsche et par Geneviève Minder-Chapuis⁵⁶. La plupart des lettres originales et des lettres non publiées se trouvent actuellement à la Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, dans le Fonds Haller⁵⁷. Quatorze lettres de Haller à Tissot se trouvent dans le Fonds Eynard, à la Bibliothèque de Genève. Le riche fonds de la Bibliothèque de la Bourgeoisie contient la

⁵⁴ Sur la Suisse des Lumières, voir notamment Simone Zurbuchen, «Die Schweizer Aufklärung», in Werner Schneiders (éd.), *The Enlightenment in Europe. Les Lumières en Europe. Aufklärung in Europa – Unity and diversity. Unité et diversité. Einheit und Vielfalt*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2003, p. 71-84, Samuel Taylor, «The Enlightenment in Switzerland», in Roy Porter et Mikuláš Teich (éd.), *The Enlightenment in National Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 72-89 et Ulrich Im Hof, *Aufklärung in der Schweiz*, Bern, Francke, 1970.

⁵⁵ Il s'agit de Charles Bonnet, Leonhard Euler, Daniel Bernoulli et Haller. Ce dernier sera remplacé par Théodore Tronchin en 1778. Cf. Suzanne Delorme, «L'Académie Royale des Sciences : ses correspondants en Suisse», *Revue d'histoire des sciences*, t. 4, n° 2, 1951, p. 159. Voir aussi Renato G. Mazzolini, «Haller and the Swiss Scientific Movement», in Hubert Steinke *et alii* (éd.), *Albrecht von Haller : Leben, Werk, Epoche*, Bern ; Göttingen, Historischer Verein des Kantons Bern ; Wallstein, 2008, p. 475. Eduard Fueter, *Geschichte der exakten Wissenschaften in der schweizerischen Aufklärung (1680-1780)*, Aarau, Sauerländer, 1941, Cléopâtre Montandon, *Le développement de la science à Genève aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le cas d'une communauté scientifique*, Vevey, Éditions Delta, 1975, René Sigrist, *La République des Lettres et l'essor des sciences expérimentales : exemples genevois (1670-1820)*, Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Genève sous la direction de Kzysztof Pomian et Olivier Fatio pour obtenir le grade de Docteur ès lettres, 2003 et André Bandelier, *Des Suisses dans la République des lettres : un réseau savant au temps de Frédéric le Grand*, Genève, Slatkine, 2007, p. 58.

⁵⁶ Cf. Erich Hintzsche (éd.), *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot 1754-1777*, Bern ; Stuttgart ; Wien, Hans Huber Verlag, 1977 et Geneviève Minder-Chappuis, *Auguste Tissot : sa correspondance avec A. de Haller et ses œuvres durant la période 1754 à 1761*, Thèse présentée à la Faculté de Médecine de l'Université de Berne sous la direction d'Erich Hintzsche pour obtenir le grade de Docteur en Médecine, 1973. Désormais cités Hintzsche 1977 et Minder-Chapuis 1973.

⁵⁷ Jusqu'en 1882, les lettres de Haller à Tissot étaient la propriété de la famille vaudoise Dapples. Elle en a fait cadeau à la ville de Berne.

plupart des correspondances qui forment le réseau épistolaire du Bernois. Il se compose de 16 981 lettres écrites par 1 200 correspondants différents. Ce réseau a fait l'objet de recherches importantes dont est issu le *Repertorium zu Albrecht von Hallers Korrespondenz*⁵⁸, outil de travail précieux que nous avons largement exploité.

LA LETTRE

La correspondance est un outil de dialogue indispensable à la construction matérielle de la science : elle est l'instrument privilégié de la collaboration et de la confrontation⁵⁹. Elle permet aux savants de «faire connaître leurs intérêts et leurs activités, d'annoncer la parution d'ouvrages, de propager des nouvelles sur les progrès de leurs recherches. Elle sert l'élaboration de leurs œuvres en ce qu'elle soumet à un public choisi une pensée en cours d'élaboration. Une fois l'œuvre parue, la correspondance apparaît comme son prolongement, le lieu où il est permis à l'auteur de répondre aux questions et aux objections, de donner des explications et des éclaircissements»⁶⁰.

Pour qui veut, comme nous, saisir de quelle manière Haller et Tissot se décrivent et se perçoivent en tant que consommateurs et producteurs d'imprimés scientifiques – les jugements propres des auteurs qui se dégagent de la correspondance ainsi que leurs trajectoires personnelles font partie intégrante de notre enquête⁶¹ –, cette correspondance savante est la source la plus adéquate. Elle illustre particulièrement bien notre propos, qui consiste à présenter une vision détaillée et qualitative, basée sur un micro-réseau construit autour du duo Haller-Tissot, de la relation quotidienne du savant

⁵⁸ Urs Boschung, Barbara Braun-Bucher, Stefan Hächler, Anne Kathrin Ott, Hubert Steinke et Martin Stuber (éd.), *Repertorium zu Albrecht von Hallers Korrespondenz 1742-1777*, Basel, Schwabe, 2002, 2 t. Outre qu'il fournit une vision détaillée de tous les liens épistolaires de Haller et de l'emplacement physique des lettres, il contient également des notices biographiques pour chaque correspondant.

⁵⁹ Cf. Anne-Catherine Bernès, «Correspondances», in Michel Blay et Robert Halleux (éd.), *La science classique (XVI^e-XVIII^e siècle) : dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p. 36-42. Voir aussi Hans Bots, «Exchange of Letters and Channels of Communication. The Epistolary Networks in the European Republic of Letters», in Regina Dauser et alii (éd.), *Wissen im Netz : Botanik und Pflanzentransfer in europäischen Korrespondenznetzen des 18. Jahrhunderts*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, p. 31-45

⁶⁰ A.-C. Bernès, «Correspondances», *art. cit.*, p. 38.

⁶¹ Comme le remarque Daniel Roche, un des objectifs de l'histoire culturelle est de ne pas «séparer représentations et réalités, car les premières construisent les secondes comme celles-ci orientent les images, les langages et leur finalité sociale et culturelle». Daniel Roche, «Le point de vue de l'historien», in Henri Duranton (éd.), *Le pauvre diable : destins de l'homme de lettres au XVIII^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p. 16.

avec le livre⁶². La lettre nous donne en effet une image saisissante de la science «au moment où elle est en train de se faire»⁶³. Elle permet également d'entrer dans l'intimité de ces hommes et de percevoir quelques-uns des secrets de leurs cabinets.

Suite au processus d'élargissement et d'accélération de la diffusion des œuvres qui s'amorce à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, «l'imbrication lettre-livre prend de l'ampleur et gagne en intensité»⁶⁴. Écrite entre une lecture, une expérience, les notes pour un livre à venir ou la relecture d'épreuves, la lettre reflète en quelque sorte son auteur. Son travail, les soucis intellectuels mais aussi souvent matériels liés à ses œuvres ainsi que ses succès y sont évoqués. Il faut souligner que de tous les sujets traités par les correspondants formant le réseau de Haller, celui du livre et de l'imprimé est le plus présent⁶⁵. Une telle source devient dès lors un vrai vivier d'informations sur les pratiques et sur la perception que les savants ont de leur identité «d'hommes de science» mais surtout d'auteurs et de lecteurs.

En même temps, la lettre ne reflète pas seulement un discours : elle possède une fonction primordiale dans cette relation quotidienne du savant au livre, en tant que l'un des moyens principaux (à côté bien évidemment des échanges de proximité entre maître et élève, des journaux, des cahiers de laboratoire ou plus généralement des documents manuscrits) de la mise en relation des personnes et de la mise en circulation de l'information⁶⁶. Elle est l'instrument même de la promotion de la production livresque. C'est à travers la lettre que les savants s'informent des nouvelles littéraires, ou se rendent

⁶² Sur le concept de réseau en histoire, voir notamment Claire Lemerrier, «Analyse de réseau et histoire», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 52, n° 2, 2005, p. 88-112, Bonnie H. Erickson, «Social Networks and History. A Review Essay», *Historical Methods*, t. 30, n° 3, 1997, p. 149-157, Vladimir Batagelj, «Complex Networks, Visualization of», in Robert A. Meyers (éd.), *Encyclopedia of Complexity and Systems Science*, New York, Springer, 2009, p. 1253-1268 ; pour une vision plus générale, voir notamment Pierre Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2004.

⁶³ Cf. Jacques Roger, «Correspondances de savants et naturalistes aux XVIII^e et XIX^e siècles», *Revue de synthèse*, t. 81-82, 1976, p. 143 ou pour reprendre Robert A. Hatch : «Letters show science in the making». Cf. Robert A. Hatch, «Correspondence Networks», in Wilbur Applebaum (éd.), *Encyclopedia of the Scientific Revolution from Copernicus to Newton*, New York ; London, Garland Publishing Inc., 2000, p. 169.

⁶⁴ Marie-Claire Hooek-Demarle, *L'Europe des lettres : réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 202.

⁶⁵ Cf. M. Stuber, S. Hächler et H. Steinke, «Albrecht von Haller Korrespondenznetz. Eine Gesamtanalyse», *art. cit.*, p. 132.

⁶⁶ Cf. René Sigrist, «Correspondances scientifiques du XVIII^e siècle. Présentation d'une méthode de comparaison», *Revue suisse d'histoire*, t. 58, n° 2, 2008, p. 53-54 et Patrice Bret, «“Ils ne forment tous qu'une même République”. Académiciens, amateurs et savants étrangers dans la correspondance des chimistes à la fin du 18^e siècle», *Dix-huitième siècle*, t. 40, 2008, p. 263-279.

des services mutuels dans la logique du *do ut des*, comme celui de se prêter des ouvrages ou de commander des instruments⁶⁷.

De manière générale, la correspondance, plus que d'autres archives, mène à des réflexions sur les dynamiques culturelles sous-jacentes aux sciences. Plusieurs chercheurs ont déjà approché cette relation du savant au livre à travers l'étude des archives des maisons d'édition, des registres contenant les privilèges d'impression ou des catalogues de bibliothèques. Ces études reflètent une approche statistique indispensable à la compréhension du phénomène, chiffrant des pratiques et permettant de mieux saisir quelles étaient les lectures de ces hommes, mais donnant une vision figée de cette relation⁶⁸. Marie-Claire Hook-Demarle a bien saisi les potentialités de la lettre pour écrire une histoire centrée sur les acteurs quand elle parle de « symbiose biblio-épistolaire » et quand elle affirme que « la correspondance permet de suivre au plus près l'itinéraire qui va de l'auteur au lecteur en passant par cet incontournable intermédiaire qu'est l'éditeur, placé lui, au croisement entre une, voire plusieurs législations à respecter, des auteurs souvent susceptibles et des lecteurs de plus en plus diversifiés »⁶⁹. Cela est d'autant plus vrai si on songe au fait, comme le souligne Dominique Varry, que les rares contrats d'édition conservés et les traités d'imprimerie du temps ne nous informent pas sur la manière dont un auteur et son libraire-éditeur travaillent ensemble⁷⁰.

Il reste pourtant nécessaire de souligner que la lettre est un objet agencé selon une logique rhétorique particulière à son auteur. Au contraire des sociologues comme Bruno Latour, Steve Woolgar ou Anselm Strauss, qui ont

⁶⁷ Cf. H. Bots, « Exchange of Letters and Channels of Communication », *art. cit.*, p. 33.

⁶⁸ Voir entre autres Marco Beretta, *Bibliotheca Lavoisieriana: the Catalogue of the Library of Antoine Laurent Lavoisier*, Firenze, Leo S. Olschki, 1995, Franco Piva, *Anton Maria Lorgna: la biblioteca di uno scienziato settecentesco*, Firenze, Leo S. Olschki, 1992, Doru Todericu, « La bibliothèque d'un savant chimiste et technologue parisien du XVIII^e siècle: livres et manuscrits de Jean Hellot (1685-1766) », *Physis: rivista internazionale di storia della scienza*, t. 18, n° 2, 1976, p. 198-216, Hans Erich Bödeker, « Die Bibliothek eines Aufklärers: Georg Forster », in Hans Erich Bödeker (éd.), *Lesekulturen in 18. Jahrhundert*, Hamburg, Felix Meiner, 1991, p. 95-123, Albert V. Carozzi et Gerda Bouvier, *The Scientific Library of Horace-Bénédict de Saussure (1797): Annotated Catalog of an 18th-Century Bibliographic and Historic Treasure*, Genève, Société de Physique et d'Histoire naturelle, 1994 et Daniel Roche, « Un savant et ses livres au XVIII^e siècle. La bibliothèque de Jean-Jacques Dortus de Mairain », in Daniel Roche (éd.), *Les Républicains des lettres: gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 47-83.

⁶⁹ M.-C. Hooock-Demarle, *L'Europe des lettres*, *op. cit.*, p. 201.

⁷⁰ Cf. Dominique Varry, « Une collaboration à distance: Jean-Jacques Rousseau et Marc-Michel Rey », in Alain Riffaud (éd.), *L'écrivain et l'imprimeur*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 217.

étudié les pratiques des scientifiques contemporains suivant une approche ethnographique en construisant leur objet grâce à l'observation directe du laboratoire et du milieu socio-professionnel⁷¹, l'historien doit passer, afin de construire le sien, par le filtre des archives et la médiation des sources. Notre étude ne relate donc pas les pratiques du travail savant en tant que telles, mais plutôt la manière dont elles étaient perçues, discutées et vécues par les savants eux-mêmes.

CORPUS DOCUMENTAIRE SECONDAIRE

Autour de Haller et Tissot gravite un microcosme d'acteurs qu'il est indispensable d'étudier afin d'approcher de manière critique les informations puisées dans leur correspondance. Les pratiques des deux savants seraient privées de sens si l'on omettait cette mise en contexte. Les parcours individuels de Haller et de Tissot acquièrent de fait une nouvelle signification s'ils sont analysés dans un cadre social plus large, contribuant à construire et façonner leurs actions et leurs choix.

Les correspondances des professionnels du livre se révèlent incontournables. Imprimeurs, libraires, commis, journalistes, copistes, traducteurs sont autant d'interlocuteurs, au parcours de vie parfois obscur aux yeux de l'historien, mais qui nous aideront malgré tout à éclairer la relation du savant au livre, tout en nous permettant de comprendre de quelle manière les professionnels du livre perçoivent l'imprimé scientifique. L'exploitation de ce corpus nous permettra également de sortir de la rhétorique du discours que les savants tiennent entre eux. C'est principalement dans le Fonds Haller que nous avons retrouvé les traces de ces correspondances – un peu moins d'une trentaine – avec les professionnels du livre, en particulier des libraires-éditeurs, figures centrales sur lesquelles il est judicieux de s'arrêter un instant. Sous l'Ancien Régime, celui que nous définirions aujourd'hui comme l'éditeur d'un livre combine souvent les rôles de libraire, d'imprimeur et d'investisseur. Robert Darnton décrit ainsi les multiples activités de ce professionnel du livre : il « négocie avec des auteurs ; il espionne ses concurrents ; il flaire la demande sur le marché ; il dirige un atelier typographique ou traite avec des imprimeurs ; il s'approvisionne en papier, en fontes de caractères et en ouvriers ; il soigne son stock composé à la fois de livres de fonds et de livres d'assortiment procurés par échanges avec d'autres maisons d'édition ; il bâtit un système de transport, trafiquant avec des voituriers et

⁷¹ Voir à ce sujet Bruno Latour et Steve Woolgar, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1988 ; 1979¹ et Anselm L. Strauss, *Professions, Work and Careers*, New Brunswick ; London, Transaction, 2001 ; 1975¹.

des commissionnaires de toutes espèces; il s'escrime avec des pirates, des contrebandiers, et des inspecteurs de la police; et il vend des livres – autant que possible – sous des conditions variables, à des libraires et des particuliers, dont il a tout le mal du monde à tirer de l'argent»⁷². La multiplication des casquettes portées par ce personnage rend difficile sa désignation. Nous avons tranché, suivant la majorité des historiens du livre, pour le terme de « libraire-éditeur ».

La plus riche correspondance est celle de Haller avec les libraires-éditeurs et imprimeurs lausannois pendant l'édition des *Elementa physiologiae corporis humani*. Dans l'étude que nous ferons de cette entreprise éditoriale, le vide laissé par la disparition des réponses de Haller (sur la totalité de la correspondance retrouvée et conservée de Haller, nous ne disposons actuellement que de 3 700 lettres écrites de sa main)⁷³ et le silence des archives concernant les maisons d'édition lausannoises peuvent être en partie comblés par les vives discussions qui naissent avec Tissot au sujet de ces « Messieurs » chargés d'imprimer son ouvrage.

Nous puiserons également généreusement dans la correspondance de quelques proches de Haller et de Tissot, afin de pouvoir étayer certains points et mieux saisir la pluralité des comportements. Le naturaliste et philosophe genevois Charles Bonnet (1720-1793) et le médecin argovien Johann Georg Zimmermann (1728-1795) seront deux interlocuteurs privilégiés⁷⁴. Le premier,

⁷² Robert Darnton, « Stratégies financières d'une maison d'édition au XVIII^e siècle », in Frédéric Barbier et alii (éd.), *L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI^e-XIX^e siècles*, [Paris], Klincksieck, 1996, p. 333.

⁷³ Ce manque est déjà perçu par Charles Bonnet lorsque Haller lui annonce vouloir publier un recueil contenant les lettres de ses correspondants. Il écrit au savant bernois : « Cet intéressant recueil [...] sera sûrement fort accueilli du Public éclairé [...] il manquera toujours à cette précieuse Collection les Lettres même de mon respectable Ami : car il me semble, qu'il m'a écrit plus d'une fois, qu'il ne gardoit aucune Copie de ses Missives : et combien de pareilles Lettres seront-elles désirées ! » Charles Bonnet (par la suite Bonnet) à Haller, 27 octobre 1772. In Otto Sonntag (éd.), *The Correspondence between Albrecht von Haller and Charles Bonnet*, Bern ; Stuttgart ; Vienne, Hans Huber, 1983, p. 1053. Désormais Sonntag 1983.

⁷⁴ La correspondance entre Haller et Bonnet, intégralement publiée par Otto Sonntag (Sonntag 1983), ainsi que les quelques lettres échangées avec Tissot sont archivées dans le Fonds Bonnet à la Bibliothèque de Genève (désormais BGE). Une lettre de Bonnet à Haller est conservée au Musée d'Histoire des Sciences de Genève. Pour avoir un aperçu de la correspondance se trouvant dans ce fonds extrêmement riche, voir Jean-Daniel Candaux, « Menus propos sur la correspondance de Charles Bonnet », in Marino Buscaglia et alii (éd.), *Charles Bonnet, savant et philosophe (1720-1793)*, Genève, Éditions Passé-Présent, 1994, p. 177-181 et Jean-Daniel Candaux (éd.), *Catalogue de la correspondance de Charles Bonnet conservée à la Bibliothèque de Genève*, Genève, Bibliothèque publique et universitaire, 1993. La correspondance entre Haller et Zimmermann, publiée partiellement par Rudolph Ischer (Rudolph Ischer, « J. G. Zimmermann Briefe an Haller », *Neues Berner Taschenbuch*, 1904-1912), est conservée en partie à la BBB et en partie à Hanovre dans le Fonds Zimmermann au département des

grand ami de Haller, connu pour sa découverte de la parthénogenèse des pucerons qui lui a valu de devenir le plus jeune correspondant de l'Académie des sciences de Paris, est propulsé sur la scène internationale par son livre *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes* (1754), ouvrant la voie à la découverte de la photosynthèse, puis par des ouvrages au contenu proche de la métaphysique contenant entre autres des réflexions sur les facultés sensorielles et intellectuelles de l'être connaissant, *Contemplation de la Nature* (1764) et *Palingénésie philosophique* (1769)⁷⁵. Zimmermann, ancien élève et biographe de Haller⁷⁶, médecin du roi George III à Hanovre, est l'auteur de l'ouvrage de médecine pratique *Von der Erfahrung in der Arzneykunst* (1763-1764). C'est un proche de Tissot, qui en écrira d'ailleurs la biographie⁷⁷ et dont il dira : « Ses lettres [...] me presentoient toutes les semaines, quelque fois plus souvent le tableau exact de ses occupations comme médecin, de ses autres études, de ses plans, de sa façon d'être, de ses peines & de ses plaisirs [...] Il me parloit de ses lectures, & ses jugemens sur les auteurs & les ouvrages rendoient ses lettres aussi utiles qu'agréables »⁷⁸. Lors de la mort de son père, Émilie Haller écrira à Zimmermann, désireux d'obtenir des informations supplémentaires et détaillées sur la vie de son maître : « Si vous pouvez avoir les lettres, Monsieur, que mon père écrivit à Mrs. Bonnet et Tissot, c'est un trésor pour votre bût ; c'étoit surtout [Bonnet] le premier de ses amis les plus intimes à qui il ne cachoit aucun des secrets de son cœur »⁷⁹. C'est en effet le récit de l'ordinaire qui nous intéresse dans ces

manuscrits de la Bibliothèque de l'État de Basse-Saxe (*Niedersächsische Landesbibliothek*). La correspondance entre Zimmermann et Tissot a fait l'objet d'une édition par Antoinette Emch-Dériaz (Emch-Dériaz 2007). Les lettres de Tissot à Zimmermann, qui ont presque toutes été préservées, se trouvent également à Hanovre dans le Fonds Zimmermann. Celles de Zimmermann à Tissot, dont une partie a été perdue, sont à la BBB et dans le Fonds Eynard à la BGE.

⁷⁵ Sur la vie et l'œuvre de Bonnet, voir notamment Marino Buscaglia, René Sigrist, Jacques Trembley et Jean Wüest (éd.), *Charles Bonnet, savant et philosophe (1720-1793)*, Genève, Éditions Passé-Présent, 1994 et Raymond Savioz (éd.), *Mémoires autobiographiques de Charles Bonnet de Genève*, Paris, J. Vrin, 1948.

⁷⁶ Johann Georg Zimmermann, *Das Leben des Herrn von Haller*, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1755.

⁷⁷ S.-A. Tissot, *Vie de M. Zimmermann, conseiller d'État et premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, chevalier de l'ordre de Wladimir, membre de plusieurs académies*, À Lausanne, chez A. Fischer et Luc Vincent, 1797. Sur la vie et l'œuvre de Zimmermann, voir notamment Auguste Bouvier, *J. G. Zimmermann : un représentant suisse du cosmopolitisme littéraire au XVIII^e siècle*, Genève, Georg, 1925 et Hans-Peter Schramm, *Johann Georg Zimmermann : kœniglich grossbritannischer Leibarzt (1728-1795)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998.

⁷⁸ S.-A. Tissot, *Vie de M. Zimmermann*, op. cit., p. 27-28.

⁷⁹ Émilie Haller-Wildenstein à Zimmermann, s.d. [probablement décembre 1777 ou début 1778]. In Bodemann 1885, p. 157.

correspondances, une écriture à but souvent pratique et à caractère informel, sans finalité esthétique ou intellectuelle et dont le contenu n'est pas destiné à être publié. Nous avons également privilégié ces correspondances, qui s'ouvrent toujours sur un échange de livres et qui se transforment vite en conversations entre amis, sans façon et faisant fi de la logique d'une sociabilité codifiée, car elles permettent de suivre presque au jour le jour, sur la durée, le savant dans son travail quotidien : 933 lettres entre Haller et Tissot, 362 entre Tissot et Zimmermann, 344 entre Zimmerman et Haller, 11 entre Bonnet et Tissot et 928 entre Haller et Bonnet.

La lettre à elle seule ne pourrait pourtant pas répondre de façon satisfaisante aux nombreux questionnements de ce travail. Les Fonds Tissot et Haller nous ont livré d'autres documents manuscrits (essais, notes, etc.) qui témoignent des pratiques de travail des deux savants. Les pièces liminaires des livres (préfaces, dédicaces, avis aux lecteurs, notes) se sont aussi révélées des sources précieuses : elles nous renseignent aussi bien sur les intentions de l'auteur que sur les pratiques d'édition, la contrefaçon et la traduction. Enfin, dans une moindre mesure, nous ferons également appel à d'autres documents, surtout législatifs, déposés aux Archives cantonales vaudoises et dans celles de la Ville de Lausanne.

C'est en croisant l'ensemble de ces documents que nous construirons et analyserons les pratiques ordinaires du travail savant, qui accompagnent le savoir dans son devenir et sont susceptibles de l'influencer. Prenons d'une part le plaidoyer de Jacques Roger en faveur d'une « histoire historienne des sciences », qui souligne que la recherche scientifique doit être étudiée comme toute autre activité intellectuelle de l'homme en société⁸⁰, et d'autre part le travail de Steven Shapin et Simon Schaffer – *Leviathan and the Air-pump* – dans lequel, tout en analysant la controverse entre Hobbes et Boyle autour de la pompe à air, les auteurs posent les bases d'une nouvelle approche défendant la matérialité et l'historicité de la production scientifique. Force est de constater qu'aucun homme de science n'est à l'abri, lors de la production de son travail intellectuel, des contraintes matérielles, sociales, culturelles et politiques⁸¹. Ces contraintes affectent son travail et influencent les résultats de ses recherches ainsi que les modalités de transmission des savoirs, qui sont sujettes à des médiations constantes. Dans cette optique, la science est bien un « produit » historiquement situé ; elle découle d'un processus de

⁸⁰ Jacques Roger, « Per una storia storica delle scienze », *Giornale critico della filosofia italiana*, t. 63, n° 3, 1984, p. 285-314.

⁸¹ Steven Shapin et Simon Schaffer, *Leviathan and the Air-pump. Hobbes, Boyle, and the Experimental Life*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

construction sociale du savoir⁸². Nous ajouterons à cette conception la dimension du papier et de l'encre.

Nous analyserons donc dans un premier temps les pratiques d'achat et de lecture des savants, ainsi que le discours qu'ils tiennent eux-mêmes sur leur rôle de consommateurs de «textes scientifiques». Par la suite, il conviendra d'étudier les pratiques d'écriture. Loin de vouloir analyser la rhétorique narrative sous-jacente aux textes scientifiques, notre but sera de comprendre comment cette activité s'insère dans le quotidien des savants. Suivra un chapitre sur la relation des savants avec les professionnels du livre – choix éditoriaux, contrats d'éditions et problèmes de mise en page. Nous nous interrogerons également sur le savant en tant qu'auteur, devant faire face à ses lecteurs mais aussi aux changements liés au marché du livre et à la science elle-même. La période choisie permettra enfin de se pencher sur un aspect identifié par Steven Shapin comme central dans la réflexion sur la validation des savoirs : celui de la confiance entre les acteurs qui interagissent dans le champ scientifique⁸³. Nous aborderons cet aspect en déplaçant notre regard, par rapport à celui de Shapin, des hommes aux livres et en examinant le degré de confiance qu'un savant de la seconde moitié du XVIII^e siècle peut accorder aux matériaux imprimés qu'il manie quotidiennement, ainsi que sur les stratégies qu'il développe pour décider s'il leur accorde ou non cette confiance⁸⁴.

Que le lecteur ne s'étonne point si, tout au long de notre étude, divers sujets tels que les périodiques ou les catalogues apparaissent de façon récurrente. Ils seront en effet traités sous des angles différents, dans le but de mieux saisir les liens entre la recherche, la communication de ses résultats, les pratiques et les attitudes des savants à un moment particulier de l'histoire du livre de science, c'est-à-dire celui de son apogée. Comme nous l'avons annoncé d'entrée, c'est là le cadre temporel de notre recherche, qu'il s'agira à présent de mieux appréhender après avoir cerné de plus près l'objet qui est au cœur de notre recherche : l'imprimé scientifique.

LE LIVRE SCIENTIFIQUE À L'AUBE DE LA SECONDE RÉVOLUTION DU LIVRE

Qu'est-ce qu'un imprimé scientifique ? Il s'agit là d'une question centrale pour notre propos, à laquelle la réponse n'est pourtant pas aisée. Faut-il le définir du point de vue des professionnels du livre, de celui des savants ou en

⁸² Cf. B. Strasser et M. Bürgi, «L'histoire des sciences, une histoire à part entière?», *art. cit.*, p. 3-16.

⁸³ Cf. Steven Shapin, *A Social History of Truth: Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago ; London, University of Chicago Press, 1994.

⁸⁴ Cf. A. Johns, *The Nature of the Book*, *op. cit.*, p. 31-32.

suivant les normes de la bibliographie matérielle ? Envisager le point de vue des acteurs qui prennent part au processus de sa création mène à une impasse, comme le montrent quelques exemples. Le libraire-éditeur parisien Antoine-Claude Briasson (1700-1775) le définit, de son point de vue de professionnel, comme « difficile à fabriquer », ce qui implique que le libraire en fasse une spécialité éditoriale, « lent au débit » mais commercialisable sur le marché international, et enfin moins sujet à contrefaçon que le roman, qu'il oppose également au livre de sciences⁸⁵ dans sa définition. Le libraire-éditeur lausannois François Grasset (1723-1789) parle des livres de Haller comme un produit dont le débit assuré lui donnera « du succulent »⁸⁶. Les définitions qu'en donnerait un savant pourraient être les suivantes : un moyen pour assurer le transfert d'une idée d'un espace privé, celui de la découverte, à un espace public, celui de la légitimation, ou alors un gagne-pain.

Définir l'imprimé scientifique de par son contenu n'est pas forcément plus aisé. La définition de la science à l'époque moderne garde en effet des contours flous par rapport à aujourd'hui – le religieux reste, pour certains savants, dont Haller et Bonnet, partie intégrante de leur rapport au monde, de leur vision philosophico-scientifique. Comme pour Newton, Boyle ou Leibniz, les savants étudiés dans cette recherche considèrent le travail scientifique comme un moyen de glorifier Dieu : en dévoilant l'harmonie et l'ordre de la Création, on apporte des preuves de l'extrême sagesse et du pouvoir de Dieu⁸⁷. De plus, dans tout essai de définition de la science par son contenu, il faut tenir compte de l'existence de programmes différents, de buts, de pratiques et de conceptions rivales. Il ne faut pas perdre de vue que les « Lumières » sont un mouvement spatio-temporel hétérogène et complexe⁸⁸.

⁸⁵ Antoine-Claude Briasson à Jean-Henri-Samuel Formey, 2 janvier 1754. In Martin Fontius, Rolf Geissler et Jens Häselser (éd.), *Correspondance passive de Formey. Antoine-Claude Briasson et Nicolas-Charles-Joseph Trublet : lettres adressées à Jean-Henri-Samuel Formey (1739-1770)*, Paris ; Genève, Honoré Champion ; Slatkine, 1996, p. 75. Cité in Sabine Juratic, « Publier les sciences au 18^e siècle : la librairie parisienne et la diffusion des savoirs scientifiques », *Dix-huitième siècle*, t. 40, 2008, p. 301.

⁸⁶ François Grasset à Marc-Michel Bousquet, 28 juillet 1755. Cité in Silvio Corsini, *Fieffé fripon ou libraire de génie ? La percée de François Grasset à Lausanne (1754-1767)*, Mémoire présenté à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne sous la direction d'Alain Dubois, 1984, p. 19.

⁸⁷ Selon Haller, le savant doit expliquer les phénomènes observés sans recourir à la religion, tout en ayant à l'esprit que derrière les mécanismes de la Nature se cache un plan divin. Otto Sonntag, « The Motivations of the Scientist: the Self-Image of Albrecht von Haller », *Isis*, t. 65, n° 3, 1974, p. 337.

⁸⁸ Voir notamment Hans Erich Bödeker et Martin Gierl (éd.), *Jenseits der Diskurse. Aufklärungspraxis und Institutionenwelt in europäischer komparativer Perspektive*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2007 et Werner Schneiders (éd.), *The Enlightenment in Europe. Les Lumières en Europe. Aufklärung in Europa-Unity and diversity. Unité et diversité. Einheit und Vielfalt*, Berlin, Berliner Wissenschafts Verlag, 2003.

Cela vaut aussi bien pour les sciences. Comme le dit Vincenzo Ferrone, remettant en cause l'uniformité des valeurs et des pratiques de la période, «[...] la profondeur même des grandes querelles de la fin du XVIII^e siècle aurait dû donner à réfléchir. Si les Lumières ont été un grand processus historique et culturel fondé sur l'usage critique et public de la raison humaine dans tous les domaines en vue de l'émancipation de l'homme par l'homme, alors les discours et les représentations élaborées par ce système culturel complexe offrent aux yeux de l'historien un caractère hétérogène et elles présentent une richesse et une variété de positions qui s'accordent mal avec l'idée selon laquelle les Lumières se réduisent à la raison scientifique [...]»⁸⁹.

Tout au long de la période moderne, plusieurs disciplines peinent encore à gagner leur autonomie, alors que d'autres, que nous considérons aujourd'hui comme des sciences à part entière, sont classées dans le domaine de l'artisanat, à l'image de la chirurgie et de la pharmacie, qu'on apprend non pas à l'université mais en suivant des apprentissages. En s'interrogeant sur la définition de «science» à l'époque moderne, Jacques Roger écrit : «Si l'on oppose astronomie et astrologie, que fera-t-on de Kepler et de Tycho Brahé? Et si l'on rejette l'alchimie dans les ténèbres extérieures, que fera-t-on de la masse d'expériences et de connaissances pratiques dont a hérité la chimie du XVIII^e siècle?»⁹⁰. Si l'on s'en tenait à un laps de temps plus restreint, il serait possible de tenter une définition par le contenu. Il faudrait néanmoins avoir à l'esprit que, s'il est indéniable qu'entre le XVIII^e et le XIX^e siècles la constitution de certaines sciences en savoirs différenciés, l'autonomisation des langages scientifiques et l'émergence des institutions réglant le pouvoir et l'expertise sont les indicateurs d'un champ scientifique de plus en plus défini⁹¹, il reste délicat de vouloir tirer une «République des sciences» de la plus vaste «République des lettres»⁹².

Il semble donc plus judicieux de définir le livre de science par rapport à ses caractéristiques matérielles : grand format, recours à des éléments non textuels et au latin, présence massive de caractères spéciaux, public-cible cultivé, auteur dont l'autorité est reconnue par une académie ou une univer-

⁸⁹ Vincenzo Ferrone, «Science», in Daniel Roche et Vincenzo Ferrone (éd.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 331.

⁹⁰ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1993 ; 1963¹, p. XXI.

⁹¹ Irène Passeron, «La République des sciences. Réseaux des correspondances, des académies et des livres scientifiques», *Dix-huitième siècle*, t. 40, 2008, p. 5-6.

⁹² L'affirmation de principes méthodologiques et de canaux d'information propres aux sciences ont amené certains historiens à s'interroger sur la possible existence d'une République des sciences au sein de la République des lettres. Sur cette question, voir le numéro spécial de la revue *Dix-huitième siècle* édité par Irène Passeron, Siegfried Bodenmann et René Sigrist, «La République des Sciences», *Dix-huitième siècle*, t. 40, 2008.

sité, et objectif ayant trait à la connaissance et à son acquisition plutôt qu'au divertissement⁹³. Il est vrai que certaines caractéristiques restent immuables de la fin du XVI^e siècle jusqu'au XIX^e siècle. La page de titre d'un livre scientifique se compose généralement des éléments suivants : le titre, normalement en deux parties, avec parfois un sous-titre, suivi par une vignette dont l'image est en relation avec le contenu du livre, souvent une devise, suivie des titres de l'auteur (titres universitaires, appartenance à des institutions scientifiques, fonctions particulières) et, selon les cas, des remarques bibliographiques (adresse de l'éditeur, édition, tome, prix, etc.). Il est néanmoins particulièrement vrai que dans une période de rupture et de transition comme celle que nous étudions, on ne peut rien définir de certain concernant la globalité du support, puisque la fixité des caractéristiques de cet objet difficilement saisissable qu'est l'« imprimé scientifique » est en mutation.

UN MARCHÉ EN EFFERVESCENCE

Haller et Tissot évoluent dans un marché de la librairie en effervescence, à une période que l'on pourrait qualifier d'« aube » de la seconde révolution du livre. Les historiens identifient en effet trois moments historiques qui correspondent à des « révolutions » dans le domaine du livre. La première a lieu au temps de Gutenberg avec l'invention de l'imprimerie à caractères mobiles, la deuxième entre la fin de l'Ancien Régime et l'ère industrielle, et la troisième avec l'avènement de l'informatique⁹⁴. Si l'art de l'imprimerie n'a quasiment pas évolué sur le plan technique depuis Gutenberg⁹⁵ – le pressier et le compositeur dominant encore l'atelier typographique et perpétuent les mêmes gestes depuis l'invention de l'imprimerie⁹⁶ – nous assistons néanmoins durant la

⁹³ Benoît Melançon, « Qu'est-ce qu'un livre savant? », in Benoît Melançon (éd.), *Le savoir des livres*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 9-42.

⁹⁴ Cf. Frédéric Barbier (éd.), *Les trois révolutions du livre. Actes du colloque international de Lyon/Villeurbanne (1998)*, Genève, Droz, 2000. Frédéric Barbier intitule la quatrième partie de son ouvrage de synthèse sur l'histoire du livre « La seconde révolution du livre et l'invention de la médiatisation de masse (années 1760-1914) ». Cf. F. Barbier, *Histoire du livre*, *op. cit.*, p. 211.

⁹⁵ Pour la période qui va de la moitié du XV^e siècle aux commencements du XIX^e siècle, on parle d'un « Ancien Régime typographique », caractérisé par la stabilité du processus de fabrication du livre, la domination persistante du libraire-éditeur, la limitation des tirages. Cf. Roger Chartier, « Le livre XIII^e-XVIII^e siècle : périodisation, production, lecture », in Simonetta Cavaciocchi (éd.), *Produzione e commercio della carta e del libro secc. XIII-XVIII*, Firenze, Le Monnier, 1992, p. 978.

⁹⁶ Sur le travail dans l'atelier d'imprimerie au XVIII^e siècle, voir Jacques Rychner, « Le travail de l'atelier », in Robert Darnton et Michel Schlup (éd.), *Le rayonnement d'une maison d'édition dans l'Europe des Lumières : la Société typographique de Neuchâtel, 1769-1789*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire ; G. Attinger, 2005, p. 257-296.

seconde moitié du XVIII^e siècle à des changements qui se répercutent sur le marché du livre et la diffusion des biens culturels, et dynamisent par la suite une circulation des savoirs déjà en accélération constante depuis 1452. Nous citerons plus particulièrement le développement d'importants circuits marchands et routiers, l'introduction de la souscription permettant de mobiliser de grands capitaux, un accroissement important et parallèlement une diversification du lectorat potentiel, l'affirmation de nouvelles façons de consommer l'écrit, et l'évolution du style typographique grâce aux recherches de professionnels du livre tels que Fournier, Didot et Baskerville. Le plus frappant parmi ces changements reste la multiplication des lieux de production du livre. Cette éclosion, qui en voit tripler le nombre entre 1701 et 1770⁹⁷, crée une forte concurrence sur le marché. Songeons qu'en 1771, on compte rien qu'à Paris 40 ateliers en activité permanente pour un total de 317 presses (sans compter les clandestines)⁹⁸, faisant de la capitale française un des chefs-lieux de l'imprimerie avec Londres et Leipzig. Cette dernière accueille par ailleurs la plus importante foire du livre européenne. Suite au déclin hollandais, la Suisse connaît aussi un âge d'or. Si elle compte 25 ateliers en 1700⁹⁹, ce chiffre doublera en moins d'un siècle. Cinq nouveaux ateliers ouvrent entre 1703 et 1711 et seize voient le jour entre 1732 et 1792¹⁰⁰. Cette période d'effervescence ne s'étendra pourtant pas à la première partie du XIX^e siècle. Comme le montre François Vallotton, «les différentes mesures françaises de lutte contre le piratage d'une part, les transformations du paysage éditorial européen consécutif à la Révolution française et aux

⁹⁷ Henri-Jean Martin, «Une croissance séculaire», in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (éd.), *Histoire de l'édition française. Le livre triomphant (1660-1830)*, [Paris], Fayard, 1990²; 1984¹, t. 2, p. 119. Frédéric Barbier donne le même ordre de grandeur pour l'Allemagne qui, durant le «second XVIII^e siècle, voit un triplement de la production moyenne annuelle». Cf. Frédéric Barbier, «La librairie allemande comme modèle?», in Jacques Michon et Jean-Yves Mollier (éd.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Saint-Nicolas; Paris, Presses de l'Université Laval; L'Harmattan, 2001, p. 37.

⁹⁸ H.-J. Martin, «Une croissance séculaire», *art. cit.*, p. 118.

⁹⁹ Ces ateliers étaient situés à Bâle, Genève, Lausanne, Zurich, Saint-Gall, Fribourg (villes qui comptent des imprimeries en 1600 déjà), Lucerne, Sion, Schaffhouse, Porrentruy, Neuchâtel, Soleure, Baden, Zoug, Coire, Scuol, Bonaduz, Strada, Hérissau, et dans les cinq abbayes de Muri, Saint-Gall, Einsiedeln, Wettingen et Disentis.

¹⁰⁰ Les nouveaux ateliers s'implantent à Koblenz, Rottweil, Vevey, La Neuveville, Bienne, Sarnen, Lugano, Yverdon, puis à Trogen, Moudon, Nyon, Morges, Bischofszell et aux Vernières. Les villes grisonnes de Soglio, Celerina, Sondrio, Poschiavo, Malans, Vicosoprano, et Zizers abritent également des imprimeries, parfois éphémères. Jean-Daniel Candaux, «Imprimeurs et libraires dans la Suisse des Lumières», in Robert Darnton et Michel Schlup, *Le rayonnement d'une maison d'édition dans l'Europe des Lumières: la Société typographique de Neuchâtel, 1769-1789*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire; G. Attinger, 2005, p. 52.

guerres napoléoniennes d'autre part, privent progressivement la librairie suisse de ses débouchés internationaux»¹⁰¹.

Cette période se caractérise également par une multiplication spectaculaire des journaux. Si jusqu'en 1730 le rythme de parution de nouveaux titres est lent, il devient plus soutenu au milieu du siècle. Il s'accélère nettement après 1770, année après laquelle furent fondées 63% des revues savantes présentes en Europe entre 1665 et 1789¹⁰². 1665 est l'année de création du *Journal des Sçavans* par Denys de Sallo et des *Philosophical Transactions* par Henry Oldenburg. Cette accélération est à mettre en rapport avec la parution des revues spécialisées, surtout techniques et scientifiques, qui inondent littéralement le marché¹⁰³.

ESSOR DE L'ÉDITION SCIENTIFIQUE

Les enquêtes statistiques de François Furet, établies par tranches périodiques, ont prouvé sur la base des permissions publiques d'impression¹⁰⁴ qu'en France une bonne partie des presses imprimaient des ouvrages techniques ou scientifiques. Entre 1723 et 1788, la publication de livres de la catégorie sciences et arts, plus particulièrement des ouvrages de médecine ou consacrés aux sciences pratiques, connaît une hausse considérable, au détriment de la théologie et de la religion¹⁰⁵. Frédéric Barbier montre que si les livres religieux représentaient le tiers des titres édités à Paris dans les années 1720, cette proportion descend à 25% dans les années 1750 pour tomber à 10% dans les années 1790¹⁰⁶. Cette évolution ne se fait toutefois pas uniquement aux dépens du livre religieux, comme le montre l'étude des permissions tacites d'impression. En parallèle aux permissions officielles se développent en effet des permissions dites «tacites», octroyées à des livres que le pouvoir

¹⁰¹ François Vallotton, «La Suisse, un modèle éditorial spécifique?», in Jacques Michon et Jean-Yves Mollier (éd.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Saint-Nicolas ; Paris, Presses de l'Université Laval ; L'Harmattan, 2001, p. 281.

¹⁰² Cf. Jean-Pierre Vittu, «Périodiques», in Michel Blay et Robert Halleux (éd.), *La science classique (XVII^e-XVIII^e siècle) : dictionnaire critique*, Paris : Flammarion, 1998, p. 141.

¹⁰³ Voir notamment Robert Mortimer Gascoigne, *A Historical Catalogue of Scientific Periodicals, 1665-1900: with a Survey of their Development*, New York, Garland, 1985 et David A. Kronick, *Scientific and Technical Periodicals of the Seventeenth and Eighteenth Centuries: a Guide*, Metuchen, N.J. ; London, Scarecrow, 1991.

¹⁰⁴ En France sous l'Ancien Régime, tout livre, pour être édité, devait recevoir une permission et était à ce titre enregistré au Bureau de la librairie.

¹⁰⁵ François Furet, «La "librairie" du royaume de France au 18^e siècle», in François Furet (éd.), *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris ; La Haye, Mouton & Co, 1965, p. 3-32. Voir aussi les statistiques reproduites dans Nicole Dhombres et Jean Dhombres, *Naissance d'un pouvoir : sciences et savants en France, 1793-1824*, Paris, Payot, 1989, p. 351.

¹⁰⁶ Cf. F. Barbier, *Histoire du livre*, op. cit., p. 227.

royal ne voulait pas forcément soutenir à cause d'un contenu avant-gardiste ou indirectement critique envers l'orthodoxie. Ces permissions, officieuses au début du siècle et dans lesquelles ne figurent ni le sceau royal ni le nom du censeur, ne firent l'objet d'enregistrements qu'à partir de 1750. Par l'analyse de ces permissions, où la part de la théologie est faible, Henri-Jean Martin met en évidence un remplacement progressif des belles-lettres (55 % en 1750-1754, moins de 40 % en 1780-1784) par les sciences et arts (qui passent de 25 % à 40 % environ)¹⁰⁷. Les études réalisées pour l'Allemagne et pour l'Angleterre montrent les mêmes dynamiques¹⁰⁸. Cette recomposition des savoirs peut être constatée également par le biais d'une étude du contenu des périodiques. Jean-Pierre Vittu montre que si, en 1715, le *Journal des Sçavans* et les *Mémoires de Trévoux* présentent généralement des livres traitant de religion et de littérature, ils offrent, à partir du milieu du siècle surtout, des extraits touchant aux sciences et à l'histoire¹⁰⁹.

Cet engouement pour les sciences se manifeste également sur le plan institutionnel. Il suffira de rappeler que plus de deux cents académies savantes, souvent à caractère scientifique, furent créées entre 1750 et 1789 en Europe.

Faute de travaux statistiques étudiant les modalités d'émergence et le fonctionnement de ce secteur de l'édition pour la Suisse, nous ne pouvons que consulter les catalogues des libraires helvétiques : les éditions scientifiques y figurent en nombre. Euler, Bernoulli, Crousaz, Gessner, Pictet, Bonnet, Saussure, Trembley, Cramer, Tissot, Haller, pour ne mentionner que quelques Suisses, ont fait inlassablement travailler imprimeurs et libraires. Citons en particulier, pour la Suisse romande et pour les ouvrages de physique et de mathématiques, l'imprimeur Marc-Michel Bousquet (1696-1762), qui a publié la première édition des *Œuvres complètes* de Johann I. Bernoulli et qui s'est spécialisé dans les ouvrages savants, avec le *Compendium elementorum matheseos universae* de Christian Friedrich von Wolff, le *Methodus inveniendi lineas curvas* et l'*Introductio in analysis infinitorum* de Leonhard Euler et les trois volumes des *Opuscula mathematica, philosophica et philologica* d'Isaac Newton. Il réédite également le traité d'optique de Newton ou encore la correspondance scientifique entre Bernoulli et Leibniz. Le libraire-éditeur François Grasset a joué un rôle non négligeable pour les ouvrages de médecine en publiant presque tous les

¹⁰⁷ Cf. H.-J. Martin, « Une croissance séculaire », *art. cit.*, p. 121.

¹⁰⁸ Cf. F. Barbier, *Histoire du livre*, *op. cit.*, p. 230 et Michael F. Suarez, « Towards a Bibliometric Analysis of the Surviving Record, 1701-1800 », in Michael F. Suarez et Michael L. Turner (éd.), *The Cambridge History of Book in Britain (1695-1830)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, t. 5, p. 47.

¹⁰⁹ Cf. J.-P. Vittu, « Périodiques », *art. cit.*, p. 142.

livres de Tissot et une partie de ceux de Haller, dont les trois volumes des *Opera minora emendata, aucta et renovata* et les volumes 4 et 5 des *Elementa physiologiae*. Le neuchâtelois Samuel Fauche a mis en page des livres de naturalistes illustres tels que le premier volume des *Voyages dans les Alpes* et les *Essais sur l'hygrométrie* d'Horace-Bénédict de Saussure, et surtout les dix volumes des *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie* de Charles Bonnet.

Il faut retenir que cette seconde moitié du XVIII^e siècle constitue une phase d'accélération et d'internationalisation de la production. Elle est également un moment particulièrement intéressant pour l'étude des relations auteur-éditeur. C'est à cette période que les historiens du livre situent la montée en puissance de la fonction éditoriale¹¹⁰. La seconde partie du siècle voit s'établir une situation nouvelle à laquelle le savant doit s'adapter afin de ne pas être dépassé par les événements et afin aussi de pouvoir tirer le plus large bénéfice possible de toutes les formes d'expression et d'intervention qui sont mises à sa disposition.

Ce cadre contextuel servira de fil rouge à notre étude.

¹¹⁰ Cf. F. Barbier, *Histoire du livre, op. cit.*, p. 233. Charles Joseph Panckoucke (1736-1798) incarne l'archétype de l'éditeur moderne. À ce propos, voir Jean-Yves Mollier, «Naissance de la figure de l'éditeur», in Bertrand Legendre et Christian Robin (éd.), *Figures de l'éditeur*, [Paris], Nouveau monde éditions, 2005, p. 16 et Suzanne Tucoo-Chala, *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736-1798*, Pau, Éditions Marrimpouey Jeune-Paris, 1977.